

L'unité de réanimation, «on n'y travaille pas par hasard, c'est un choix» (1/2)

La « réa », elle a toujours été là mais le Covid-19 a projeté dans la lumière ces hommes et ces femmes qui ne veulent pas se voir en super-héros. À l'hôpital de Béthune-Beuvry, leur priorité, c'est de sauver des vies. Soudés comme jamais, ils racontent cette carrière qu'ils ont choisie.

Isabelle Mastin, Photos Ludovic Maillard | 17/04/2020

⟷



Derrière les masques, des femmes et des hommes poussés par l'adrénaline du service de réanimation. Ce qu'ils vivent en ce moment, ils ne l'auraient jamais imaginé. PHOTO LUDOVIC MAILLARD - VDNPQR

•

C'est le début de l'après-midi. Un creux dans la vie du service réanimation du centre hospitalier de Béthune-Beuvry. Un « bip » insistant résonne derrière le comptoir mais nul ne bronche. Bénédicte Pigniez sourit : non, ce n'est pas une alarme, à force elle a l'oreille. Infirmière en réa de 1997 à 2003, elle a coordonné les travaux de l'extension nord-est avant de revenir comme cadre de santé.



PHOTO LUDOVIC MAILLARD - VDNPQR

Sa collègue Anne-Sophie Sueur a un cri du cœur : la réa, « *on n'y travaille pas par hasard, c'est un choix.* » Des postes de 12 h, des pauses volées à la montre... « *C'est une ambiance particulière. On ressent la notion d'équipe, on a besoin les uns des autres.* » Des journées gratifiantes mais astreignantes pour la vie familiale : selon Anthony Carapella, cadre du pôle soins critiques Béthune-Lens, un infirmier passe « *5 à 7 ans en réa* ».



La réanimation, on n'y vient pas travailler par hasard, c'est un choix de vie, contraignant mais palpitant. PHOTO LUDOVIC MAILLARD - VDNPQR

Quand le Covid-19 a frappé, un noyau solidaire s'est formé, entre ceux qui ont annulé leurs congés, *« des anciens qui sont revenus, des infirmiers libéraux, des anesthésistes libres du fait de déprogrammations, du personnel de réa de Lens, du personnel d'entretien... »*

Humour et émotion

Isabelle et Cathy forment un duo d'aides soignantes inséparables. Non, *« ce n'est pas toujours simple »* mais si elles sont là, *« c'est parce que c'est intense. »* Cathy vient de la cardiologie. *« Quand mon service a fermé, je suis arrivée en réa. J'adore les soins techniques, je suis servie ! »* Et soudain, par dessus le masque, des larmes brillent. Elle évoque les malades, leurs angoisses. *« On met de côté notre peur. Quand ils vont mieux, c'est beaucoup d'émotion et de joie ! »* Quelques minutes plus tôt, *« on a eu une conversation via Skype entre une jeune fille de 16 ans et ses parents. »* Intense, oui.



Vigilance extrême en entrant et en sortant des chambres. PHOTO LUDOVIC MAILLARD - VDNPQR

Émilie Loones n'était pas des leurs. « *Je suis infirmière en neurologie depuis 2007 mais l'activité a baissé* » et elle n'a pas hésité. Sur le tas, elle a révisé les gestes propres à la réa, « *manipuler un respirateur, prendre en charge un patient intubé...* » Par la suite, « *peut-être que je réfléchirai à travailler ici* ».



PHOTO LUDOVIC MAILLARD - VDNPQR

Le stress se dissout dans un humour salvateur qui ne pardonne rien aux coupes de cheveux confinées. Le ciment d'une équipe. Après sept ans en réa, Andy a un nouveau projet, infirmier anesthésiste. Lui,

il aime « *l'action. Les malades ont en moyenne 40-50 ans, ça donne encore plus envie de se battre.* » Peur du virus ? « *J'ai plus de chances de l'attraper au supermarché.* »

Valentin, aide soignant, a comme les autres pris le réflexe de se doucher avant de quitter l'hôpital. Pas Andy qui trouve que deux douches pour 120 vestiaires, c'est juste. « *Chez moi, je passe par le garage, je me déshabille, je prends ma douche et je rejoins ma famille. Je n'embrasse ma fille que sur le front et je ne goûte pas les plats avec ma fourchette.* »

Valentin concède « *un peu de fatigue mentale* » mais pas physique. Leurs victoires, ce sont les patients qui sortent. Le premier est parti début avril en rééducation à La Bassée. Mercredi, un homme est retourné en pneumo. Ce virus, ils l'auront.

L'épidémie atteint un plateau mais...

Ne pas se réjouir trop vite. Oui, admet Anthony Carapella, « *nous avons atteint un plateau* » dans la prise en charge des malades suspectés ou avérés du Covid-19. « *En pneumo aussi ça s'est tari.* » Le chef de service, Christophe Vinsonneau, constate que « *l'activité devient moins tendue. La plupart des patients graves sont sortis* ». Mais la question est de savoir si « *ça va réaugmenter ou baisser* » après le long week-end de Pâques et de possibles relâchements.

En tout cas, « *par rapport aux premiers patients, on comprend un peu mieux le tableau clinique* », même si « *on ne soigne que les symptômes, on attend tous le traitement miracle* ». Fait exceptionnel, des dialogues permanents se nouent entre les praticiens du pays, de l'Est en particulier.



Le service réanimation a déploré moins de 10 décès à ce jour. « *On redoutait plus.* » Le spectre de la deuxième vague est là, menaçant mais sans saturation, aucun besoin d'en arriver à « choisir » qui sera sauvé ou pas ou de débattre des « directives anticipées » rarement clairement exprimées par les patients.

Le dispositif va rester tel quel quelques semaines encore. « *Béthune et Lens travaillent à un plan de retour à l'activité.* » Puis, « *on va débriefer* » pour être prêt en cas de prochaine épidémie. « *On sait déjà qu'on peut vite réagir. Et on serait moins en pénurie.* » Tirer les leçons... et, bientôt, reprendre à bras-le-corps un quotidien post-confinement qui verra revenir ceux qui, par peur, avaient boudé les urgences et les consultations. « *Des pathologies se seront aggravées.* » Un autre combat.

La réa, le fil qui retient à la vie

Sur 24 lits tous dédiés au Covid-19, seuls 13 sont occupés, une première depuis le début de l'épidémie. Mais mercredi encore, une jeune femme de 23 ans a été admise. « *Elle arrive de son domicile, son état s'est brusquement aggravé.* » Les soignants la veillent comme le lait sur le feu, expliquent Bénédicte Pigniez, cadre de santé, et Anthony Carapella, cadre de santé du pôle soins critiques de Béthune-Lens.



En réa, chacun est sur le qui-vive. Ici, « *les patients ont besoin d'une ventilation mécanique ou non invasive, leur état peut vite passer en gravité absolue* ». Pire encore avec le Covid-19 dont les « *orages inflammatoires* » ont pris les soignants de court. Le recours au coma artificiel est plus fréquent qu'à l'ordinaire, « *pour aider à passer le cap difficile* », deux à trois jours en moyenne, mais il n'est pas systématique.



Derrière les vitres des chambres, des malades conscients et au regard inquiet : il faut soigner les maux et trouver les mots. Les visites des familles sont interdites, le lien, ce sont leurs soignants. Quand ils

iront mieux, ils rentreront chez eux, ou passeront par un établissement de rééducation : le chemin est parfois long après la réa.

Pour ne pas gâcher le stock de blouses jetables (gardé sous clé), on en lave. Et avant de sortir d'une chambre, tout soignant veille à n'avoir rien oublié pour ne pas avoir à y retourner en gâchant une nouvelle blouse. « *On rationalise.* » Celles jetées sont incinérées. Les couleurs mêmes des poubelles ont été simplifiées. Il n'y en a plus que deux pour faciliter le travail du personnel d'entretien : rouge pour le linge, jaune pour les déchets.